

L'Alexandrie de Cavafis

*Denis Kohler*¹

Les Romains avaient déjà attribué à Alexandrie une originalité spécifique lorsqu'ils l'appelèrent « Alexandria ad Ægyptum », Alexandrie près de l'Égypte ou attachée à l'Égypte. C'était reconnaître l'idiosyncrasie d'une ville qui séduisait et assimilait ses vainqueurs successifs sans renier d'un pouce son identité essentielle, qui fut d'être le point nodal de la civilisation méditerranéenne durant sept siècles (de 330 av. J.-C. à 400 ap. J.-C.). On peut considérer que, d'un point de vue historique, trois Alexandrie se sont succédées.

La première, la plus illustre, est celle qui fut fondée en 331 av. J.-C. par Alexandre lui-même. Capitale des Ptolémées jusqu'en 31 av. J.-C., elle fut une métropole culturelle (le Musée, La Bibliothèque) en même temps qu'économique grâce à son port, plaque tournante entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

Devenue province romaine lorsque la « pax romana » l'inclut dans ses frontières, elle connut encore jusqu'au 4^{ème} siècle av. J.-C., un rayonnement considérable. Sa population était faite de sang-mêlé. Arabes, Juifs, Romains, Grecs, Asiates, et ce mélange était accompagné de très vives querelles religieuses (arianisme entre autres). Les Chrétiens, eux, se partageront entre Byzance et l'orthodoxie « canonique », et le patriarche copte d'Alexandrie. Les Coptes, du reste, se sentant opprimés par les Chrétiens byzantins virent arriver avec soulagement l'invasion arabe en 642 ap. J.-C. qui mit un terme à la première phase de l'histoire d'Alexandrie.

L'histoire d'Alexandrie, occupée d'abord par les Arabes puis par les Ottomans, connaît alors un long « trou noir » jusqu'à sa deuxième renaissance, peu après 1800.

¹ Directeur de Recherche au CNRS.

Extrait d'une étude de Monsieur Denis Kohler, en préparation d'un ouvrage (à paraître) consacré à Cavafis.

Cette renaissance, Alexandrie la doit à Mehemet Ali (1769-1849), Turc ou Albanais né en Macédoine, qui profita du départ des Français pour, dès 1804, asseoir son pouvoir d'une façon brutale sur l'Égypte, choisissant Alexandrie pour capitale. Il massacra en 1811 les derniers représentants du pouvoir ottoman, les Mamlouks, et parvint à se faire reconnaître « khédive », c'est-à-dire vice-roi d'Égypte, par le Sultan. A sa mort en 1849, Alexandrie, de la misérable bourgade qu'elle était au début du siècle, était devenue une grande cité de 100 000 habitants et Mehemet Ali avait fondé une dynastie qui se prolongera jusqu'en 1952 avec l'abdication de Farouk.

C'est ici qu'intervient un facteur essentiel du développement de la ville : l'afflux des étrangers et le rôle prééminent qu'ils vont jouer dans l'essor économique et culturel d'une cité qui reste « ad Ægyptum » comme dans l'Antiquité peuplée d'une mosaïque de minorités, la grecque étant la plus importante.

C'est l'univers du *Quatuor d'Alexandrie* de Durrell ou des *Cités à la dérive* de Stratis Tsirkas. Quant à Cavafis, il n'est pas une illustration, mais un modèle et c'est ainsi que nous l'aborderons.

Mehemet Ali se comporta un peu comme un Ptolémée en demandant l'aide d'étrangers pour faire renaître Alexandrie. Deux groupes sont à mettre à part. D'une part, des Saint-Simoniens français qui, entre 1820 et 1835, contribuèrent largement à l'édification du réseau routier et à la création des infrastructures gouvernementales. Notons, entre autres, la construction d'un bel arsenal. Les travaux concernant le port furent en revanche peu avancés et ce sera le successeur de Mehemet, le khédive Ismaïl, qui fera du port d'Alexandrie l'un des plus importants de la Méditerranée. Notons que l'armée égyptienne fut remise en ordre sous les instructions d'un Français, le colonel Scève.

Tout autre est la présence grecque qui ne cessa de se développer au cours des décennies, passant de 1000 en 1863 à 60 000 en 1930. Si l'Égypte fut la terre d'accueil d'une communauté (kinotis) grecque florissante, il ne faut pas négliger le fait que dès le 16^{ème} siècle, on trouve en Europe et surtout sur le pourtour de la Méditerranée à Venise, Livourne, Constantinople, une diaspora grecque nombreuse et active.

En Égypte, leur venue était favorisée par le fait que Mehemet Ali, né à Cavalla, avait confiance en ses compatriotes et était tout prêt à leur confier des postes administratifs des plus importants. Certains des puissants « barons » de la communauté grecque, arrivent ainsi dès les années 20, recevant du khédive des terres qui vaudront bientôt une fortune, surtout à Alexandrie (quartier de

Ramleh). Le grand père de Cavafis arriva en Egypte vers de 1830, venant de Constantinople d'où il était originaire. Il ne faisait certes pas partie des notables mais avait le sens des affaires. Il envoie à Londres ses deux fils, dont le père de notre poète, Petros-Ioannis (1814-1870), à la fois pour être bilingues, ce qu'ils furent, et pour constituer une « tête de pont » aux activités des Cavafis en Angleterre. En fait, seul le fils aîné, Georges, restera à Londres. Le père de Cavafis, plus entreprenant, ira à Constantinople puis se fixera à Alexandrie où il fit une brillante carrière dans le négoce.

La date de 1849 est importante. Petros-Ioannis épousa Chariclée Photiadou, la mère de notre poète, qui appartient à une famille de notables de Constantinople. Si Cavafis restera alexandrin avant tout, il ne faut pas négliger, même pour sa création poétique, son ascendance phanariote, le Phanar étant le quartier de Constantinople où résidaient nobles, grands bourgeois et hauts fonctionnaires de la Porte.

Cette même année 1849, Petros-Ioannis fonde avec son frère la société Cavafis, spécialisée dans le commerce du coton et des matières premières. La guerre de Crimée, la guerre de Sécession ensuite vont donner à l'entreprise familiale un « boom » qui fera de Petros-Ioannis l'un des plus riches négociants d'Alexandrie. C'est précisément à l'apogée de la Société Cavafis que naît notre poète Constantin Petrou Cavafis, le 29 avril 1863. Dernier d'une famille de neuf enfants, il a eu une enfance choyée. Nurse, précepteur, serviteurs, cocher, cuisinier, la famille Cavafis mène la vie à grandes guides. Chariclée a « son jour » et est reçue par l'aristocratie locale. A la naissance de Cavafis, Alexandrie a 200 000 habitants dont 1000 Grecs qui sont le levain, par leur Communauté, de la vie économique plus que culturelle. Alexandrie pense plus à l'argent et à la Bourse du coton qu'aux nourritures spirituelles. Constantin sera là pour y remédier.

Si les choses avaient continué sur cette lancée, Cavafis aurait eu tout d'un « fils à papa » vivant de ses rentes. Il n'en fut rien.

En 1870, son père meurt d'une façon brutale et il faut admettre que si, lui vivant, la société Cavafis avait le vent en poupe, lui disparu, il ne restait rien, ni capital, ni économies. La famille se trouva dans la gêne du jour au lendemain. Chariclée et ses plus jeunes enfants partit pour l'Angleterre (1872-1876), accueillie par son beau frère.

Le retour en Egypte en 1876 fut marqué par un crash qui engloutit ce qui subsistait de la Société Cavafis. Un malheur ne venant jamais seul, en 1882,

pendant le soulèvement nationaliste d'Orabi Pacha, la France et l'Angleterre envoyèrent leurs flottes pour protéger la nombreuse colonie occidentale. Cavafis, ses frères et sa mère firent partie des évacués peu avant le bombardement de la ville (11 juillet 1882) qui détruisit leur maison. Les Cavafis se rendirent à Constantinople (1882-1885) où il furent accueillis par le grand-père Photoadis. Années paisibles pour Cavafis qui y fit ses premiers essais poétiques (en anglais...) et amoureux, reconnaissant enfin qu'il mènerait une vie sans présence féminine.

Le retour est déprimant : pas d'argent, nécessité de trouver un travail, climat familial démoralisant avec une mère qui n'accepte pas la ruine de la famille. Les premiers poèmes de Cavafis (1886-1891) reflètent ce spleen. Un inédit « *Celui qui a échoué* » est la traduction exacte d'un sentiment d'exclusion et de déchéance. Cavafis en veut à Alexandrie parce qu'il ne peut plus participer à sa vie mondaine.

En 1907, il s'installe au 10 rue Lepsius, près du « quartier chaud » d'Attarine. Cette adresse aura pour les Alexandrins cultivés la même valeur que la rue de Rome ou le Vaneau pour les Parisiens. Cavafis y voyait, plaisantant, un site idéal : « *En dessous de chez moi, on prend soin des désirs du corps* (Il y avait en effet un bordel ...). *En face, on satisfait aux besoins de l'âme* (l'église Grecque Saint-Saba où auront lieu ses funérailles). *Un peu plus loin, à droite on remédie aux souffrances du corps* » (l'hôpital grec où il mourut).

En 1907, Alexandrie a 400 000 habitants. Athènes n'en a que 170 000. La colonie grecque est de 30 000 habitants.

En 1932, un cancer de la gorge se déclare. Cavafis se rend six mois à Athènes. Sur son passeport, il note « *profession : poète* ». Une trachéotomie le rendra aphone. Il communique par écrit.

Le jour de ses 70 ans, 1933, 29 avril, mort de Cavafis. Il y a 60 000 Grecs à Alexandrie. Peu comprirent pourtant la perte qu'ils venaient de subir avec sa mort. Sa fortune restait à venir.

Une phrase de lui a une grande importance, proche du thème de l'extinction de la personnalité chère à T. S. Eliot. « L'artiste, dès lors qu'il place son œuvre au-dessus de tout, doit sacrifier sa personne au salut de cette œuvre ». Ainsi, face à la vie banale d'un petit bourgeois alexandrin, fonctionnaire à la vie casanière, pratiquant des amours vénales sans vraiment connaître les sentiments, nous avons un créateur entièrement absorbé par sa tâche : faire d'Alexandrie un mythe incluant Eros et Clio, d'hier et d'aujourd'hui. Une tâche immense qu'il

parvint à accomplir au milieu d'obstacles si puissants qu'ils semblaient devoir l'arrêter, mais que sa volonté opiniâtre – *ostinato rigore* aurait dit Valéry – lui permit finalement de surmonter pour accéder à l'Alexandrie pérenne qu'il nous a léguée. C'est donc un « *work in progress* » que nous allons étudier, voyant, en trois étapes, comment Cavafis va « suivre sa pente en montant ».

Vers la première marche 1886-1900.

Ce sont les limbes cavafiennes, sa période propédeutique, où il va faire ses armes, avec des résultats peu convaincants. Durant cette période, Cavafis a écrit 150 poèmes, dont 29 seront publiés puis désavoués. Sept seulement seront intégrés au corpus définitif.

Au tabou concernant Eros, Cavafis ajoute un rejet violent d'Alexandrie, sans doute parce qu'il y est déclassé et en souffre. Un inédit de 1894 est symptomatique de cette aversion :

*Mon regard est dégoûté, mon âme est dégoûtée
Je hais les gens d'ici autant qu'ils me haïssent
Ici où j'ai passé la moitié de ma vie
Que j'ai gâchée et gaspillée en vain.
Aussi loin que tu fuies, le plus loin imaginable,
Je te verrai toujours dans cette même ville.*

On peut citer deux poèmes qui sont l'aboutissement heureux de cette époque. Tout d'abord « **La première marche** » (1899).

Le poète Eumène se plaignait un jour à Théocrite :

J'écris depuis deux ans déjà, et je n'ai mené à bien qu'une seule idylle. L'art du poète me semble un escalier interminable ; je suis sur la première marche ; jamais, hélas, je ne monterai plus haut !

Vaines paroles ! Blasphèmes ! lui répondit Théocrite. Sois fier et joyeux d'avoir gravi cette première marche. En être arrivé là, ce n'est pas peu de choses. En avoir fait autant, c'est déjà grande gloire. Pour pouvoir poser le pied sur cette marche, fort inaccessible au vulgaire, tu dois avoir été reçu citoyen de la Ville des Idées. Et c'est un privilège difficile à obtenir, car des juges siégeant sur sa place publique dépistent immédiatement les indignes. En être arrivé là, ce n'est pas peu de chose. En avoir fait autant, c'est déjà grande gloire.

Le second poème (1898) est « **En attendant les Barbares** », devenu l'un des poèmes les plus célèbres de Cavafis :

*Qu'attendons-nous, rassemblés ainsi sur la place ?
Les Barbares vont arriver aujourd'hui.
Pourquoi un tel marasme au Sénat ?*

*Pourquoi les Sénateurs restent-ils sans légiférer ?
C'est que les Barbares arrivent aujourd'hui.*

Quelles lois voteraient les Sénateurs ?

*Quand ils viendront, les Barbares feront la loi.
Pourquoi notre Empereur, levé dès l'aurore, siège-t-il sous un dais aux portes
de la ville, solennel, et la couronne en tête ?
C'est que les Barbares arrivent aujourd'hui.*

*L'Empereur s'apprête à recevoir leur chef ; il a même fait préparer un
parchemin qui lui octroie des appellations honorifiques et des titres.*

*Pourquoi nos deux consuls et nos préteurs arborent-ils leur rouge toge brodée ?
Pourquoi se parent-ils de bracelets d'améthystes et de bagues étincelantes
d'émeraudes ? Pourquoi portent-ils leurs cannes précieuses et finement
ciselées ?*

*C'est que les Barbares arrivent aujourd'hui, et ces coûteux objets éblouissent
les Barbares.*

*Pourquoi nos habiles rhéteurs ne pérorent-ils pas avec leur coutumière
éloquence ?*

C'est que les Barbares arrivent aujourd'hui.

Eux, ils n'apprécient ni les belles phrases ni les longs discours.

Et pourquoi, subitement, cette inquiétude et ce trouble ?

Comme les visages sont devenus graves ! Pourquoi les rues et les places se désemplissent-elles si vite, et pourquoi rentrent-ils tous chez eux d'un air sombre ?

C'est que la nuit est tombée, et que les Barbares n'arrivent pas. Et des gens sont venus des frontières, et ils disent qu'il n'y a point de Barbares ...

Et maintenant, que deviendrons-nous sans les Barbares ?

Ces gens-là, c'était quand même une solution.

Cavafis recourt – sans le savoir – à ce que T. S. Eliot appelle le « corrélatif objectif », l'ensemble d'objets, la suite d'événements qui sont comme la formule d'une écriture particulière, si loin que lorsqu'ils se présentent, l'émotion est immédiatement suscitée. C'est en fait un processus de précision qui se rapproche de ce qui sera l'Histoire selon Cavafis. Le détail apporté à la description de cet empire à la fin de la décadence, le dialogue entre des hommes du peuple dépassés par les événements, la soif de mourir d'une civilisation exsangue et la surprise finale, si pleine d'ironie, tout concourt à faire de ce poème la première vraie réussite de Cavafis, sans doute parce qu'il « brûle » par rapport à sa thématique historique favorite, la décadence. Polybe écrivait au 2^{ème} siècle avant J.-C. « Il n'y a d'autre salut que dans notre perte ».

La conquête d'Alexandrie

Cavafis va admettre son Eros déviant. Il lui consacre un cycle de cinq poèmes en 1903 – 1904. Mais ces poèmes sont ratés pour une raison que Cavafis lui-même a perçu : « *On ne doit écrire ce qu'on sent qu'après un long repos de l'âme. Il ne faut pas s'exprimer comme on sent mais comme on se souvient* », que complète cette autre remarque : « *Je ne peux écrire sur le moment. J'ai besoin d'une décantation, que l'impression vieillisse, et alors je peux écrire* ».

Si ces poèmes sont bien homosexuels, leur défaut est d'avoir été composés à chaud, ce qui leur donne une certaine mièvrerie que n'auront pas les poèmes de la modernité. Mais l'essentiel est qu'Eros soit admis comme vécu et source mémoriale de poésie. Mais il y avait plus difficile que d'accepter Eros : admettre

Alexandrie et non pas s'y résigner, mais l'aimer. Un pas qui semblait impossible à franchir quand on se souvient des vers de 1897 et, de fait, c'est à l'issue d'un combat violent que Cavafis élira Alexandrie comme mythe fondamental de sa création. La crise va se dénouer en trois poèmes qui sont au cœur de toute l'œuvre de Cavafis, passée et future.

Tout d'abord, « *La ville* » (1910) :

Tu dis : « J'irai vers d'autres pays, vers d'autres rivages. Je finirai bien par trouver une autre ville, meilleure que celle-ci, où chacune de mes tentatives est condamnée d'avance, où mon cœur est enseveli comme un mort. Jusqu'à quand mon esprit restera-t-il dans ce marasme ? Où que je me tourne, où que je regarde, je vois ici les ruines de ma vie, cette vie que j'ai gâchée et gaspillée pendant tant d'années. »

Tu ne trouveras pas de nouveaux pays, tu ne découvriras pas de nouveaux rivages. La ville te suivra. Tu traîneras dans les mêmes rues, tu vieilliras dans les mêmes quartiers, et tes cheveux blanchiront dans les mêmes maisons. Où que tu ailles, tu débarqueras dans cette même ville. Il n'existe pour toi ni bateau ni route qui puisse te conduire ailleurs. N'espère rien. Tu as gâché ta vie dans le monde entier, tout comme tu l'as gâchée dans ce petit coin de terre.

Il faut comprendre ce poème et sa virulence comme une catharsis préparant à ce qui va suivre. Jamais plus, après ce poème, il ne remettra en cause l'attachement puissant qui le lie à sa ville natale.

Ithaque, un voyage total de l'âme et des sens, annonce qu'une Ithaque de l'âme est enfin atteinte, une Ithaque « pauvre » comme le sera l'art de Cavafis (au sens d'*arte povera*). Ce poème est d'octobre 1910. En novembre de la même année, Cavafis va enfin « entrer dans la splendide ville », car le *Dieu abandonne Antoine* est un véritable chant d'amour à Alexandrie enfin conquise après vingt-cinq ans d'errance et de turbulence. Cavafis est enfin chez lui, il a la clef d'Alexandrie qui va lui ouvrir toutes les époques et tous les registres de la « vie inimitable » alexandrine. Cavafis pourrait dire « Antoine, c'est moi ». Antoine va mourir, il a été vaincu à Actium (31 av. J.-C.). Octave est aux portes de la

ville. Cette ville, « dont il fut jugé digne » est le symbole du bonheur. La vie d'Antoine, ses échecs, sont rédimés par cet accomplissement nommé Alexandrie. D'une telle ville, il faut se montrer digne et donc accepter la mort avec la constance stoïcienne d'un Marc-Aurèle. Surtout ne pas s'abaisser à gémir. Et Alexandrie, qui est le Dieu dont parle le titre, accorde à cet esthète que fut, avec Cléopâtre, Antoine, une dernière jouissance avec ce thiasse divin à la musique à la fois funèbre et somptueuse.

Un vaste et nouveau monde grec (1911-1939)

Le grand romancier grec Stratis Tsirkas (« Cité à la dérive ») a dit qu'en séparant nettement sa production entre « avant 1911 » et « après 1911 », Cavafis avait voulu mettre un « taphros » entre les deux. Le « taphros » est le fossé qui, dans l'*Illiade*, sépare Grecs et Troyens. De fait, à partir de « Le Dieu », Cavafis a trouvé son ton et son œuvre peut être considérée comme un poème unique aux multiples facettes. Si « La ville » s'en va définitivement avec ses hantises et sa tristesse, c'est pour laisser place à Alexandrie sereine et rayonnante. De cette catharsis, les effets sont immédiatement perceptibles pour Eros, pour le mythe d'Alexandrie – qui recouvre tout – et pour le rapport neuf avec Clio.

En ce qui concerne Eros, le poème « *Signification* » vient donner sens à tout l'Eros cavafien, sans remords. On a là comme une version cavafienne de l'orphisme mallarméen : tout Eros est fait pour aboutir à un long poème. Peu importent les conditions parfois triviales de sa genèse :

Je comprends maintenant le sens des années de ma jeunesse, de ma vie voluptueuse.

Qu'ils étaient vains, mes remords, et inutiles...

Mais, jadis, le sens de tout cela m'échappait.

Dans les débauches de ma jeunesse, le sens de ma poésie s'affirma, les contours de mon art se sont dessinés.

C'est pourquoi mes remords ne m'ont arrêté longtemps.

Et mes projets de réforme duraient deux semaines, tout au plus.

L'unité du poème cavafien repose sur l'histoire et Clio n'a de sens que participant au mythe d'Alexandrie, lequel inclut, comme une composante essentielle, Eros d'aujourd'hui ou d'hier. Là, réside la clef de la poésie cavafienne.

« *Je suis un poète de l'histoire* » répétait Cavafis. Alexandrie réelle et son éros se fondent dans l'Alexandrie antique. Le passé de l'amour devient l'amour du passé, et ce va et vient est constant entre passé et présent, au point parfois de faire hésiter le lecteur.

Est-il à la cour des Lagides ou dans un quartier populaire de l'Alexandrie de 1911 ? On pourrait qualifier de liminaire ce processus qui suscite l'hésitation du lecteur quant à l'époque où il se retrouve. Cavafis a composé deux sortes de poèmes érotiques mémoriaux, « *Jours* » et « *Tombeaux* ». Les « *Jours* » s'appliquent à l'Alexandrie contemporaine et le titre même crée un espace destiné à la remémoration. Ainsi « *Jour de 1896* » fut composé vingt-neuf ans après, en 1925. Les « *Tombeaux* », eux, sont apparemment délibérément antiques mais d'une proximité telle qu'on pourrait se tromper. Plus il avance en âge, et plus Cavafis s'identifie à certains de ses personnages qui sont des *alter ego* sous le masque de l'histoire. Comme il pouvait dire « Antoine, c'est moi », il peut en dire autant de Césarion et de Jason :

Césarion

Pour vérifier une date, pour me distraire aussi, j'ai pris hier soir un recueil d'inscriptions du temps des Ptolémées. Les mêmes flatteries, les mêmes éloges outrés servent pour tous : chacun est à son tour magnifique, glorieux, puissant, bienfaiteur ; tout ce qu'ils ordonnent est plein de sagesse. Et quant à leurs femmes, ces Bérénice et ces Cléopâtre sont toutes admirables.

J'aurais refermé le livre après avoir vérifié la date, si une brève et insignifiante allusion au roi Césarion ne m'avait brusquement rendu attentif.

... Ah, te voici, avec ta grâce imprécise ! Dans l'histoire, quelques mots à peine te sont consacrés, et mon esprit ainsi peut te recréer plus librement. Je t'ai fait sensible et beau. Mon art donne à ton visage le charme touchant d'un songe. Mon imagination t'as si bien recréé que l'autre soir, quand s'éteignit ma lampe

(j'avais fait exprès qu'elle s'éteigne), j'ai cru te voir entrer dans ma chambre, pâle et fatigué, parfait dans ta douleur, tel que tu devais être dans Alexandrie conquise, espérant encore que les perfides te prendraient en pitié, eux qui chuchotaient : « Il y a trop de César ! »

Césarion est un poème tragique. Antoine et Cléopâtre sont morts, après Actium, et Césarion, fils de César et de Cléopâtre, va bientôt être tué par Octave ne supportant pas qu'il y ait « trop de César ». C'est donc un mort en sursis que Cavafis, tel un nécromant évoque dans l'Alexandrie d'aujourd'hui, pâle, « *pitoyable rejeton d'une race déchue* » écrit-il dans un vers inédit. Si la puissance d'évocation est intense, Cavafis se montre amoureux de son personnage qui devient un éromène.

En 1922, eut lieu la « Catastrophe d'Asie Mineure ». Les Grecs vaincus par Atatürk, durent évacuer une terre qu'ils occupaient depuis 2500 ans. Ce traumatisme toucha Cavafis au point de lui faire modifier sa vision de l'histoire. Alors que tous, accablés, ne parlaient plus que de la « Grèce du rétrécissement », Cavafis développe, lui, le « Grand Hellénisme », qui déborde Alexandrie pour s'adresser à l'œkoumène entière. C'est le sens de ces vers de « *En 200 avant Jésus – Christ* » :

(...) Et c'est de cette sublime, glorieuse, incomparable expédition panhellénique que nous sommes sortis, nous – un vaste et nouveau monde grec.

Nous : les gens d'Alexandrie, d'Antioche, et de Séleucie, et les innombrables Grecs d'Égypte et de Syrie, et ceux de Médie et de Perse, et tant d'autres, avec leurs vastes empires, avec le jeu varié des assimilations savantes. Et nous avons porté notre langue grecque jusqu'en Bactriane, jusqu'aux Indes.

Vaut-il mieux maintenant la peine de parler des Lacédémoniens ?

Il y là une gloire bien supérieure à celle des Ptolémées. Cavafis s'adresse à l'homme hellénistique perçu dans son intégralité chronologique, géographique et dans le mélange de ses « assimilations » qui font la force de cette civilisation. Ainsi apparaissent des rivales d'Alexandrie dont Antioche est la plus remarquable car elle est, dit Cavafis : « *grecque de toute antiquité* » avant même Alexandrie.

La Grande Hellénie permet de passer de la tragédie de l'ego à la catharsis du nous. Cavafis a là-dessus une note très éclairante : « *Je ne suis pas Grec ni Hellénisant, mais Hellénique* ».

Le mythe d'Alexandrie a donc bien chez lui une portée universelle. Il le poussera jusqu'à son ultime résistance avant l'assaut final :

Du 6^{ème} ou du 7^{ème} siècle

Qu'elle est attachante et émouvante

Cette Alexandrie du 6^{ème} ou du début du 7^{ème} siècle,

Juste avant que survienne le puissant Islam.

On y parle encore grec, officiellement,

Et la langue reste correcte même si elle a perdu de sa vigueur.

Elle va inexorablement être effacée du monde grec,

Mais elle s'y accroche encore tant qu'elle peut.

Ce poème inédit est l'un des plus personnels qu'ait écrit Cavafis et l'on y voit la fierté du poète d'avoir contribué à la survie d'une langue quasi oubliée.

L'œuvre de Cavafis est essentielle non seulement dans l'histoire de la poésie grecque moderne mais dans celle de la poésie occidentale. Cavafis a créé avec son Alexandrie un mythe d'une force équivalente de la Dublin de Joyce, de la Lisbonne de Pessoa, de la Trieste de Saba. Un mythe doit avoir aussi une valeur prégnante et unifiante. C'est en quoi, en dépit de réelles qualités d'évocation, l'Alexandrie de Durrell n'atteint pas à la puissance émouvante de celle de Cavafis qui est, sans le dire, le second fondateur d'Alexandrie à laquelle il a accordé une survie émouvante et, semble-t-il, durable.

Paradoxalement pour un pays recru d'Histoire, la Grèce n'avait pas jusqu'à Cavafis de poésie obéissant au « sentiment d'histoire », mais des sous *Légendes des siècles*, ronflantes et creuses. Cavafis a pu faire une poésie historique parce que, poète d'antique civilisation, il n'a pu dépasser la mémoire que par la mémoire, l'innocence ne pouvant être pour lui que le fruit d'une mémoire savante.

Là est le paradoxe cavafien : plus il est « savant » plus il crée une émotion qui, née de la pensée, aboutit à la sensualité. De même, Cavafis a, comme Michelet,

voulu une « résurrection intégrale du passé ». Il a, par sa thématique, qui inclut Byzance, profondément élargi le champ de la connaissance nationale grecque, précisément en évitant de parler de Solon, Périclès ou Léonidas.

Il faut enfin souligner avec quelle dignité, quelle discrétion, Cavafis a traité de l'amour uraniste. L'usage systématique, par Cavafis, de la remémoration aboutit à un élixir raffiné susceptible de toucher sensuellement parce que dépourvu de connotations trop provocantes. Cavafis se compromet, a-t-on dit. Certes, mais avec tact.

Longtemps méconnu ou critiqué, Cavafis fait désormais partie des grands poètes du XX^{ème} siècle. Il eût sans doute apprécié qu'une grande librairie londonienne ait récemment fait la publicité suivante :

« Nous avons tous les meilleurs livres, de Chaucer à Cavafis ».

Et, puisqu'il faut en finir alors que Cavafis suscite « l'entretien infini », disons de lui ce que Valéry disait de Baudelaire : « Il est de plus grands poètes, il n'en est pas de plus important ».

La poésie complète de Cavafis est disponible en Folio/Poésie, traduction de D. Grandmont.